

VILLE ET INDUSTRIE EN AFRIQUE

par
Thierry NADAU



A PRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE, LE SENTIMENT DE LA NÉCESSITÉ D'UN véritable développement économique de l'Afrique s'impose qui remet en question la gestion traditionnelle des colonies. D'abord mené par les autorités de tutelle, ce projet sera souvent poursuivi, avec les mêmes présupposés, par les États issus de l'Indépendance jusque dans les années 70. L'intégration progressive au *monde développé* doit se faire, à l'image de l'Europe du XIX^e siècle, grâce à l'expansion urbaine et l'essor industriel. Alors que les campagnes sont le lieu d'élection des sociétés traditionnelles, la ville symbolise la modernité. Un urbanisme neuf, des réalisations architecturales modernes constituent autant de mesures possibles du progrès. L'industrie est le moteur de la croissance, la source de plus-values et de mieux-être rapides, au contraire de l'agriculture peu mobile, dégageant des profits trop faibles.

Ce modèle occidental n'est pas exempt de contradictions et de difficultés que les différents acteurs vont chercher à résoudre de manière originale. L'histoire de la révolution industrielle en Europe fournissait ainsi aux urbanistes et aux architectes de nombreux exemples de relations difficiles entre la ville et l'industrie qui étaient, dans le cadre africain, encore accentuées par la brutalité de programmes industriels initialisés par des capitaux étrangers, superposés sans transition à une trame géographique et sociale inadaptée. Le Creusot, en France, pouvait illustrer l'incapacité de l'industrie à générer l'urbanité. En 1874 encore, la description de Louis Reybaud mettait l'accent sur ce phénomène : *cette ville de 24000 âmes (8000 en 1851) est demeurée dans le classement administratif comme une variété à part. Elle n'est même pas chef lieu de canton et n'a ni justice de paix ni brigade de gendarmerie.* L'entrepreneur, maître du territoire, dirige un domaine industriel où l'organisation spatiale et les relations sociales s'ordonnent entièrement en fonction des besoins, des hiérarchies et de la productivité de l'usine. Les cités ouvrières ne créent pas un vrai quartier urbain, la fonction productive est dissociée de la fonction marchande, des échanges et circulations aussi bien économiques que culturels qui font la vie d'une cité. Conscients de ces dangers, bâtisseurs et maîtres d'œuvre ont cherché en Afrique à présenter des alternatives, encouragés par les tentatives surtout théoriques d'illustres aînés comme Tony Garnier, auteur d'une célèbre Cité industrielle. Les exemples étudiés, pour être divers et éparpillés, n'en ont pas moins des caractères communs. Leurs acteurs sont souvent les mêmes, aux trois échelons de l'intervention : puissance publique française puis locale, entreprise métropolitaine, architectes et entrepreneurs évoluant sur tout le continent africain. Les projets ont comme dénominateur commun d'être liés à l'exploitation de matières premières ou de sources d'énergie. Leur localisation est le plus souvent excentrée par rapport à une géographie ancienne qui risque d'être désorganisée. Nous suivrons plus particulièrement l'équipe ATEA-SETAP (G. Lagneau, J. Dimitrijevic, M. Weill) qui a consacré une grande partie de son activité à de tels projets et tenté à travers chacun d'eux d'adopter une attitude très pragmatique, conditionnée par le contexte local, l'urgence et la pression des coûts, mais qui a aussi engagé une réflexion plus globale imposant la recherche de solutions neuves à ces problèmes. Au-delà des cas de figure hétérogènes et d'une évolution certaine depuis les années 50, on peut dégager deux modèles principaux d'intervention sur l'espace. Un premier, symbolisé par la ville mauritanienne de Cansado, propose la création d'une ville extrêmement homogène fondée *ex-nihilo* pour et par le développement industriel. Un second modèle s'éloigne du

mythe urbain et tente une compréhension plus globale du développement industriel dans le cadre d'un aménagement régional et non plus seulement urbain.

L'URBANITÉ À LA CONQUÊTE DU DÉSERT : CANSADO

Au milieu du désert, sur une côte balayée par les vents, la ville de Cansado naît du néant par la grâce d'un potentiel industriel prometteur. À 635 km de la mer, le minerai de fer du massif de la Kédia d'Idjil, dans la région de Fort-Gouraud, est, lors de sa découverte, un des meilleurs du monde avec une teneur en fer de 55 à 70 %. Les réserves considérables permettent d'envisager une exploitation à long terme. La production, de plus de 6 millions de tonnes dès le départ, est évacuée par voie ferrée jusqu'à Port-Étienne puis par navires minéraliers vers les grands complexes sidérurgiques européens. Le site portuaire est appelé à un essor considérable de par sa fonction de place de transit aussi bien du minerai que des hommes. Mais en 1957, Port-Étienne n'est pas encore un port ni même une ville. Sur cette terre aride, l'administration, l'armée, des pêcheurs et quelques rares commerçants avaient courageusement construit des *abris* dans des conditions économiques précaires. Aucune volonté n'avait présidé à ces installations improvisées et disséminées sur trois kilomètres. Avec l'installation de Miferma (Société anonyme des mines de fer de Mauritanie), c'est un véritable port qui se crée, c'est un chemin de fer qui relie Port-Étienne à l'hinterland, c'est un aéroport qui se développe, toute une concentration d'infrastructures exceptionnelle dans cette région. Consciente de la nécessité d'une mise en valeur globale de ce patrimoine, la société confie à Atea-Setap une mission d'étude qui va au-delà de la construction d'un habitat et envisage la création d'un centre capable de favoriser, autour des implantations Miferma, la venue d'autres activités, d'autres habitats et de services administratifs.

L'étude préliminaire conduit l'équipe française à des propositions audacieuses et ambitieuses. L'absence de fait urbain évident, de tradition, d'idée directrice ou de volonté ayant présidé à la création de Port-Étienne, permet de reprendre le problème à son origine, de le poser en termes de création nouvelle. Quel est l'emplacement le plus favorable pour une cité de 5 000 habitants susceptible de se développer rapidement? À 700 km au nord de Dakar, Port-Étienne est situé au nord de la presqu'île du Cap Blanc, en bordure du remarquable plan d'eau qui forme la baie du lévrier. La zone

VILLE ET INDUSTRIE EN AFRIQUE

ouest de la presqu'île était alors en territoire espagnol; le nord-est de la baie était quant à lui inondable et insalubre. Les vents dominants nord-sud plaçaient sous le vent des implantations industrielles du port minéralier tout le sud de la presqu'île. La pointe de Cansado revêtait ainsi de nombreuses qualités. Au centre, entre les deux complexes industriels du nord et du sud, ce site vierge bénéficiait de belles vues sur l'ensemble de la baie. Il renforçait le caractère pionnier de l'implantation humaine sur cette terre en désolidarisant complètement la nouvelle installation d'un passé incertain. Il lui offrait une liberté de conception exceptionnelle qui devait favoriser la croissance espérée de la ville.

Grâce à ce parti-pris, la ville, réalisée en un minimum de temps, donne une impression de très forte cohésion, d'unité quasi structurelle, aussi bien dans son architecture que dans son urbanisme. Leur lisibilité sur ce plateau vierge est toujours impressionnante. Cette homogénéité esthétique n'est pas anodine mais porteuse d'une véritable philosophie. Cansado fait irrésistiblement penser au phalanstère. En dépit d'une hiérarchisation des bâtiments, l'impression extérieure est uniforme, globale. L'habitat, les services eux-mêmes ne s'individualisent pas; ce sont les fonctions qui priment. L'efficacité, notamment de la lutte contre les contraintes naturelles, s'exhibe car elle signifie le progrès, mythe fondateur de la ville. Mais les moyens utilisés, les techniques de construction, restent très simples, simplistes même. L'architecture renforce l'aspect minéral hérité du site, lui donne une valeur quasiment abstraite. La ville se construit en opposition au vide antérieur mais aussi en symbiose avec l'environnement. Ainsi, le contact avec le sol se fait en douceur, les longs murs poursuivant insensiblement les étendues de sable, alors que les poutres de béton tranchent sur le bleu profond du ciel. La parfaite cohésion de l'esprit semble nécessaire pour maîtriser cette nature impérieuse. Les petites lucarnes encadrées de béton sont modestes au milieu des grands pans de mur blancs mais elles rythment toute la construction et annoncent la poutre supérieure, triomphale dans sa netteté. Un petit nombre de motifs liés à des solutions techniques simples sont répétés sur tous les bâtiments, comme les murs de façade porteurs tous en agglos creux de ciment pour une bonne inertie thermique.

L'architecture ne se veut pas esthétique, elle s'appuie sur une analyse serrée des conditions du milieu. Les volumes simples, la sobriété des saillies et reliefs, exploitent les effets d'une lumière exceptionnellement dense. Le vent explique l'absence d'ouverture au nord. Des murs-écrans n'ont d'autre fonction que de couper sa progression et protéger

des espaces plus intimes, cours, jardins, aires de circulations où les canis réintroduisent une dimension plus humaine, une texture plus chaleureuse tout en préservant du soleil. La température influe sur le volume de la cellule. Elle est combattue par l'utilisation de matériaux à grande inertie thermique, une ventilation intermittente et éventuellement un chauffage d'appoint. La force du milieu réduit les possibilités de distinction sociale en imposant les mêmes principes de construction pour tous, la même orientation sud ou est, la même présence de grands murs de façade. Cette uniformité répond enfin à un souci d'économie et offre la possibilité de préfabriquer sur le site certains éléments, chaînages, poutrelles des planchers, acrotères. Mais cette architecture rejoint, au-delà de son schématisme rationnel d'inspiration occidentale, la conception traditionnelle d'un habitat intime et naturel. Dans cette recherche très abstraite se réalise finalement une communion étonnante avec *l'esprit du lieu*. Le béton est mélangé dans certains murs de façon rudimentaire à la pierre nue. Le béton rejoint la nature, s'y confond.

L'urbanisme obéit à une même cohérence. Il est simple, part du principe des unités associées et emboîtables. Cela permet de concevoir une première unité de 5 000 habitants tout en prévoyant une extension à long terme d'environ 35 000 habitants. Il fallait éviter la création de cités transitoires qui risquaient de s'éterniser. La ville doit pousser progressivement, croître en vivant. Les installations de chantier sont disposées sur la zone d'activités de la ville nouvelle. La première cité reste de densité moyenne avec des collectifs limités correspondant au premier programme de quatre années d'exploitation — soit environ 5 000 habitants. La densification et le renforcement de l'habitat collectif interviennent dans un deuxième temps ainsi que l'affirmation d'un centre urbain, le premier centre se transformant en club (loisirs sportifs et culturels). Le régime des vents, source d'un inconfort de plusieurs mois, commande l'aménagement du site, un travail considérable pour modeler le terrain en terrasses successives vers la mer. L'aridité du milieu extérieur impose une attitude de défense. La monotonie du paysage conduit à une concentration de l'habitat favorable à la protection contre les vents. Une politique de plantation est permise par ces remparts partout dressés et par l'apport de terre végétale. La composition sociale de la ville obéit aussi à un ordre strict. La diversité des groupes ethniques de la population appelée à résider à Cansado, impose différentes catégories de groupements d'habitat. Des liaisons inter-groupements convergent vers les équipements — mosquée, église, hôtel pour les cadres, etc. — qui restent

OUTRE-MER

très discrets dans le paysage. L'uniformité architecturale masque un principe d'organisation fortement ségrégatif hérité de la pratique industrielle elle-même. La ville reste en profondeur organisée comme l'entreprise qui la fait vivre. Le premier groupement *ouvrier* comprend des logements à rez de chaussée ou un étage. Il prend en compte les habitudes des populations. Plus fermé au milieu extérieur, l'habitat maure doit être protégé. L'importance des activités domestiques exige un point d'eau dans le patio. La circulation automobile se fait principalement en périphérie. La placette centrale comme la structure en spirale prennent cependant le contre-pied de la cité alignée typique de l'Europe industrielle. Le groupement *maîtrise* est déjà moins dense; la circulation automobile dessert chaque logement. Pour le groupement *cadre*, c'est le voisinage qui s'impose comme structure et non plus le quartier. La placette est un parking, le jeu des enfants est privé, intégré à la villa. Cette vie, réduite à quelques activités de base comme sur une planète étrangère, est fortement déterminée. Le loisir principal semble, au niveau du premier projet, le sport qui met en valeur la virginité du milieu tout en cherchant à le maîtriser. La piscine est l'occasion de travailler le contact avec la côte et la mer auxquelles la ville tourne le dos. Des motifs esthétiques originaux sont ici développés qui font plus référence à l'Occident, évoquent notamment la modernité adoucie d'un David Hockney. Le *club* est la vitrine d'un camp de travail; il doit offrir à l'ingénieur ou au technicien la possibilité d'oublier les contraintes du climat par des activités qui lui rappellent la civilisation tout en bénéficiant d'une toile de fond — décorative — exceptionnelle. La perspective d'une implantation à long terme semble difficilement envisageable.

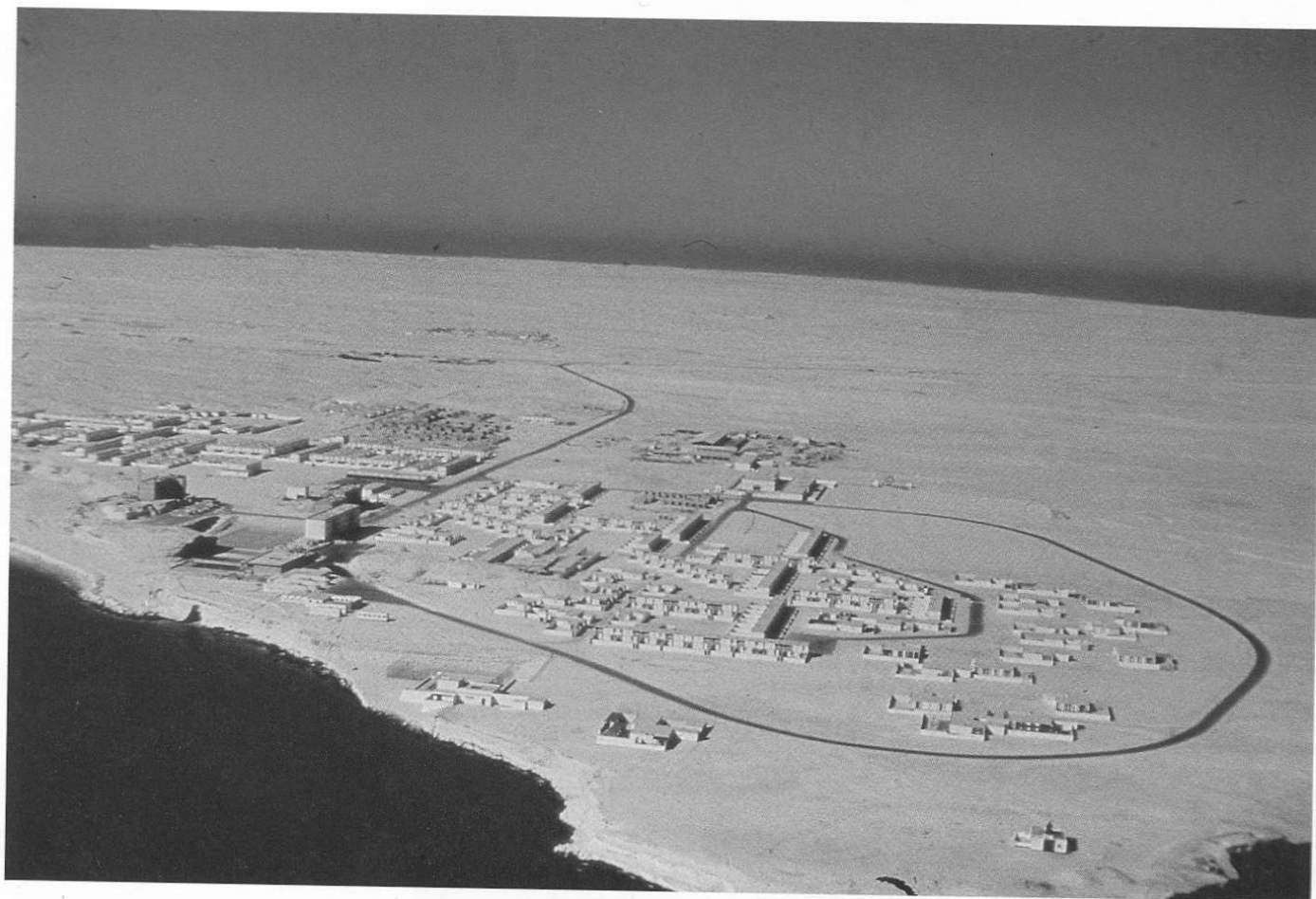
En 1957, la nature était entièrement maîtresse de l'espace. La mer, le vent, le sable, le ciel, ces éléments s'imposaient totalement. En face, la volonté de faire vivre des hommes dans cette solitude effrayante semblait une gageure. En 1963, 5 000 hommes vivent dans une ville neuve. Cette cohésion de l'œuvre, la rapidité de sa réalisation sont liées à la totale liberté laissée par Miferma aux concepteurs. L'ampleur et l'unité d'une mission confiée à un seul organisme, assurant successivement la conception de l'aménagement général du site, de l'urbanisme, de l'architecture et des équipements furent les éléments décisifs de cette réussite. L'esprit d'équipe permanent a permis d'obtenir des délais d'étude suffisants, bien échelonnés, permettant d'assurer une préparation particulièrement détaillée du chantier. Cela n'a pas alourdi le programme mais au contraire permis une exécution très rapide en deux ans et demi avec un planning

très sévère. Preuve de l'intelligence de la conception et de la réalisation, les délais furent tous tenus. Ce monde vide n'offrait d'autres contraintes que celles — extrêmes — du milieu. La ville a aujourd'hui évolué. La réussite des plantations, l'efficacité des écrans, ont totalement modifié sa physionomie qui fait maintenant plus penser à une oasis. Les habitants reprochent les ouvertures trop étroites, les volumes exigus. Enfin, l'origine de la ville tend à se dérober. La crise de l'économie minière hypothèque l'avenir de la cité. L'industrie a une espérance de vie bien plus réduite qu'un organisme urbain. Au moment de la création, on pensait toujours que l'acier était une industrie d'avenir. Mais les aciéries françaises, principal débouché, sont aujourd'hui fermées. La ville connaîtra-t-elle un destin limité et ne valait-il pas mieux alors concevoir une structure lâche? L'aspect rigide, si original et puissant esthétiquement, reflétait une idéologie. Il souffre aujourd'hui des aléas de l'histoire industrielle qui la remettent en cause. L'architecte cherche à inscrire dans la pierre pour longtemps, sinon pour l'éternité. Il lui est difficile d'être souple et discret. L'industrie rejette de plus en plus cette vision longue du temps pour privilégier la capacité à s'adapter. Son association avec l'architecture devient de plus en plus difficile.

ÉQUIPEMENT INDUSTRIEL ET AMÉNAGEMENT URBAIN

Au-delà d'une réalisation exceptionnelle, le problème du développement industriel et sa liaison avec le développement urbain s'est posé plus largement sur presque tous les territoires africains. À l'origine, les enquêtes du bureau minier de la France d'outre-mer, d'EDF pour les installations hydrauliques et les reconnaissances préalables des industriels. Ce mouvement conjoint dans les années 50 trahit la prise de conscience du potentiel de ces pays. Les premiers projets montrent cependant un dédain pour les implications urbaines de ces aménagements. À Edéa, le barrage est terminé avant que son exploitation industrielle ait été vraiment étudiée. Dans chacun des projets interviennent des urbanistes et architectes qui vont peu à peu sophistication leur approche et proposer aux concepteurs une vision plus globale du développement industriel.

Dans les années 50, l'aménagement autour du barrage d'Edéa constitue un premier modèle. Alucam-Péchiney construit une usine d'aluminium utilisant une puissance hydro-électrique existante. La relation entre l'industrie et la ville reste primaire. On construit à proximité de l'usine, sur



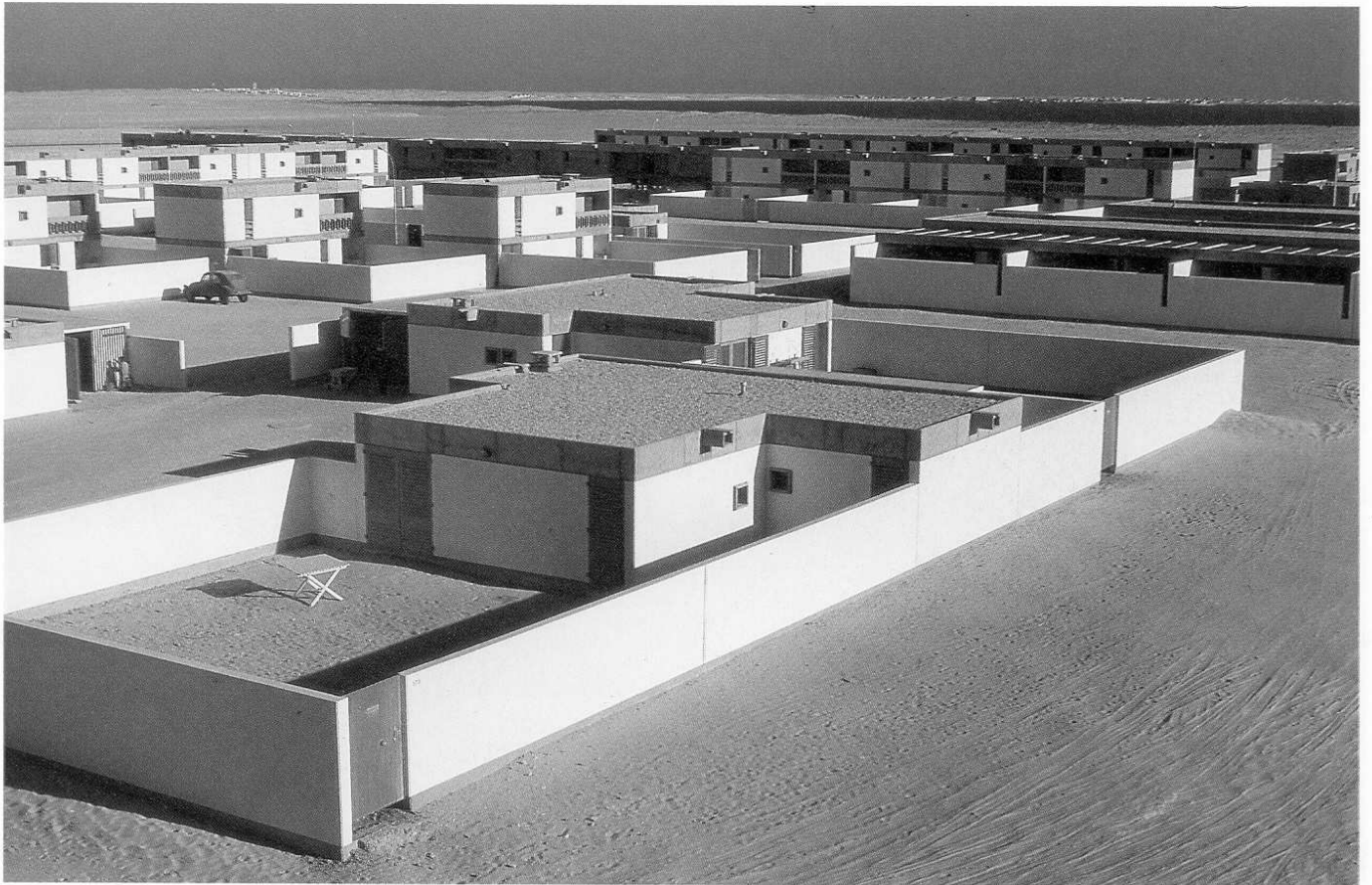
Campement lunaire cerné par le sable, la côte rocheuse et la mer, la cité de Cansado en Mauritanie se développe à partir du centre qui comprend l'hôtel — le bâtiment le plus élevé —, le club, les services. Ceinturée par une rocade, la première unité de la future ville où l'on reconnaît, au milieu l'habitat ouvrier, à gauche la maîtrise et, tout à droite, les villas des cadres. Achievé en 1963, l'ensemble a été réalisé par l'ATEA-SETAP.

OUTRE-MER



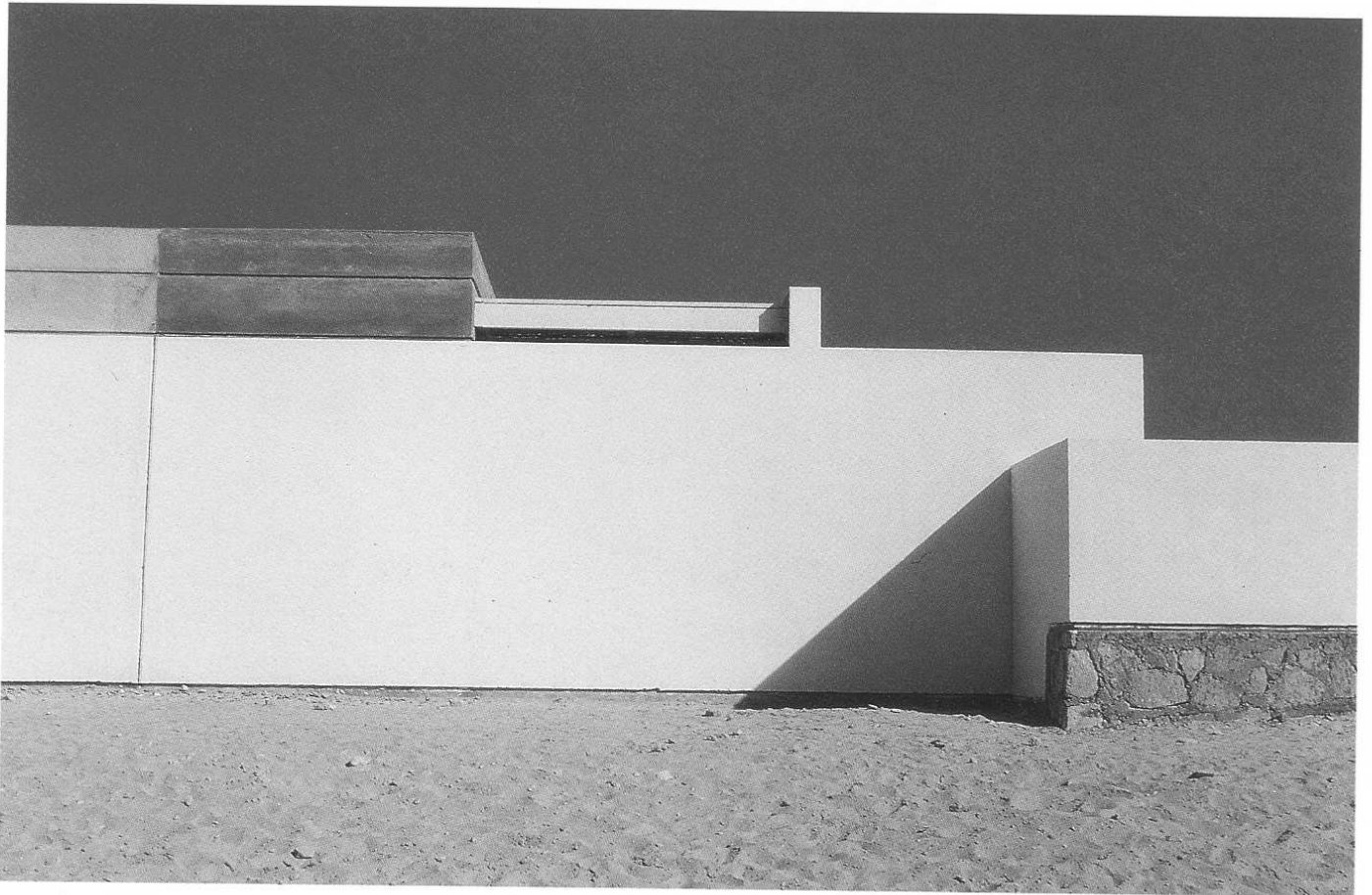
Cansado. Une vue de la zone d'habitat ouvrier.

VILLE ET INDUSTRIE EN AFRIQUE



Cansado. Un habitat quasiment aveugle, des maisons qui s'appuient l'une sur l'autre, des cours soigneusement fermées pour protéger l'activité domestique et la circulation qui se fait librement autour.

OUTRE-MER



Cansado. Un minimalisme savant qui ne néglige pas de jouer sur les matières en dépit de leur modestie, sur les différences d'échelle, les perspectives géométriques toujours pures dans ce milieu vierge. Le sol, le ciel sont des matériaux, des minéraux comme le béton, le ciment...

VILLE ET INDUSTRIE EN AFRIQUE



Cansado. Jeux de volumes et de couleurs pour le club, protégé des vents par des murs-écrans et d'où l'on peut descendre vers la mer par une succession de terrasses.